

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Marque: 333 rue de Chartres, New Orleans et Bienville.

Ne pas confondre avec les autres publications de la Nouvelle-Orléans.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 26 avril 1907.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 1 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Le Foyer Natal. Bouquet Tragique. Le colonel Stoffel d'après ses rapports et lettres. Entrée vivante? Au Fond du Sifio. La Belle. Annie d'Avril. Le Poing Coupé. Cuisine. L'actualité, etc., etc. Moudanité, Chiffons.

L'Exposition de Jamestown.

L'exposition de Jamestown, qui s'étend sur la rive de la vaste et superbe baie de Hampton, a été officiellement ouverte hier par le Président des Etats-Unis, M. Roosevelt, ayant à ses côtés les représentants diplomatiques des puissances accréditées à Washington, de hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral, des gouverneurs de la Virginie et d'autres états de l'Union, des soldats et des marins.

Dans la vaste rade étaient alignés les bâtiments de la formidable flotte américaine assemblée pour l'occasion et des navires de guerre envoyés par vingt puissances, et à midi, quand le président Roosevelt a pressé le bouton d'or mettant en mouvement les innombrables machines installées dans l'enceinte de l'exposition, des saives répétées ont annoncé l'ouverture de la grande fête de la paix.

Avant de débarquer, le président Roosevelt, arrivé de Washington sur le yacht "Mayflower", avait passé en revue les escadres, et dans l'après-midi, à la suite de la cérémonie d'ouverture et d'une réception, il a vu défiler, du haut d'une tribune où se pressaient des notabilités de tous les pays, des régiments américains et des détachements des équipages de tous les navires étrangers à l'ancre dans la rade.

L'exposition de Jamestown a donc été ouverte avec toute la solennité voulue, et il est bon qu'il en ait été ainsi. On ne saurait, en effet, donner trop d'éclat à ces manifestations pacifiques de génie humain, bien plus glorieuses que les plus hautes faits de grande conquête. Il n'est pas mauvais, non plus, que des forces militaires et navales aient pris une part importante à la cérémonie, car ce sont elles qui constituent la plus sérieuse garantie de paix, garantie qui permet aux arts, aux sciences, aux industries de se développer librement et de réaliser des progrès durables qui assurent aux peuples plus de bien-être et aussi plus de justice.

Les Américains peuvent être à bon droit fiers de la splendide exposition ouverte hier et de l'empressement des étrangers à fraterniser avec eux en cette occasion; mais ils doivent aussi éprouver un sentiment de joie intime et profonde en contemplant la rive française qui fut le berceau de leur peuple.

Que de chemin parcouru depuis le 13 mai 1607, quand trois petites barques accostèrent à la rive de la petite péninsule s'avancée dans la rivière James. Elles ne portaient que cent cinquante passagers, ces trois barques, mais il y avait parmi eux des hommes d'une énergie indomptable; à qui la peur était inconnue et qui avaient quitté sans idée de retour leur terre natale d'Angleterre pour s'établir dans le Nouveau Monde. Qui dira les luttres qu'ils eurent à soutenir, les souffrances qu'ils endurèrent. Mais leur courage fut à la hauteur des péris et la victoire leur resta. Ils réussirent à s'installer solidement, et leur si faible colonie s'est développée au point que ses descendants forment aujourd'hui une nation qui compte presque autant de millions de membres qu'il y avait d'individus au jour du débarquement, il y a trois siècles.

On ne pouvait mieux célébrer la mémoire de ces grands ancêtres que par cette fête grandiose de la paix qui commence à Jamestown.

La Journée de Guillaume II

Chaque matin, au lever du jour, un secrétaire dépose sur le bureau de l'Empereur le programme de la journée du souverain, ce celui-ci exécute ponctuellement. Une indiscretion nous permet de reproduire l'un de ces documents. Le voici: 7 h., bain; 7 h. 1/2, déjeuner (café au lait); 7 h. 3/4, lecture des journaux, correspondance personnelle, dépeçage des courriers; 9 h., rapport des ministres; 9 h. 3/4, visite au chancelier; 10 h., visite au grand maître, surveillance la leçon d'équitation de S. A. la Princesse Victoria Louise (la fille de l'Empereur); 10 h. 1/2, promenade à cheval ou à pied; midi 1/2, lunch; 1 h., 1/4, réceptions et visites; 3 h., 1/2, correspondance, examen des rapports, des projets, signatures; 5 h., réception d'ambassadeurs, thé; 6 h., lecture des journaux du soir, conférence avec les ministres; 8 h., dîner; 9 h. 1/2, lecture des dépêches, travail personnel; 11 h., coucher.

La journée de Guillaume II, comme on le voit, est remarquablement chargée et l'on n'a pas tort d'affirmer qu'il décline, parmi les souverains d'Europe, le record de l'activité. Ajoutez qu'il est toujours accompagné, pendant ses promenades à pied dans le "Thiergarten", de deux aides de camp munis de calepins sur lesquels ils doivent noter les idées et les ordres qui viennent à l'esprit de l'Empereur.

Autre particularité: Guillaume II exige que les rapports de ses ministres soient aussi clairs et aussi brefs que possible. Si le sujet à traiter est long, l'exposé doit être rédigé en style "nègre". Ajoutez enfin que le Kaiser travaille le plus souvent pendant ses repas, à moins qu'il ne parle politique avec ses convives, ce qui n'arrive pas toujours l'impératrice....

Veinise est triste, Veinise est tragique, Veinise est lugubre. Voici la véritable et sa constante note. C'est la cité de mélancolie et de terreur. Rien n'y sourit, rien n'y égaye, rien, pas même les gondoliers peints en noir, allongés en forme de cerceaux, garnies de draps noirs et funèbres, de cordons, de houppes, de glands de soie noire, avec, à l'avant, l'éclat funéraire d'un large éperon couleur d'argent mat.

Rien, pas même ces canaux étroits et sombres sur lesquels surgissent des feuilles de verdure potagères et des brins de paille, et où l'eau noire ne reflète pas les façades des maisons grises, scellées de grillages et de barreaux qui leur donnent l'air inhospitalier et hostile, et qui demeurent à l'instar de monuments de plusieurs siècles de terreur et de tremblement.

Rien, pas même les tons éteints des paysages, qui sont gris, et dont les rares notes rouges et bleues n'ont jamais la vivacité criarde que les peintres leur ont prêtée. Legouët-Gérard, le peintre des barques bretonnes, est l'un des rares artistes qui aient peint Veinise avec sincérité, en dehors de la convention lumineuse et des usages admis de couleurs et de décalors inventés.

Allez où vous voudrez, de la Merceria au Ghetto, partout la réalité dément et fait crouler le rêve doré et chatoyant des Venises traditionnelles. Le Rialto? Certes, son architecture est curieuse et étrange. Mais ses boutiques le déshonorent, depuis qu'on y étale et qu'on vend la camelote de Vienne et de Munich. C'est le "dérochez-moi ça" de l'Adriatique.

Où Ziem a-t-il vu les superbes lanternes multicolores dont il coiffe les poteaux de ses canaux? Je n'en vois qu'une ici, devant le Môle, et elle est d'un vert déteint et sale. Les mosquées? Je n'en parle pas des splendides intérieures de San Marco, mais en dehors, on n'en voit que deux ou trois, toutes modernes, pour servir d'enseignes à des fabricants de verroterie.

Tout ce qu'il y a de couleur et de notes claires, vous le trouvez dans les palais et dans les églises, sur les toiles des maîtres, les Tintoret ou le Titien, les Mantegna, les Carpaccio, les Canaletto, les Tiepolo, et cent autres. Là, et au Musée, et même chez les brocanteurs du Grand Canal, la peinture vous réserve l'éblouissement des couleurs pourprées, des Vierges radieuses, des processions scintillantes et des robes de pourpre et d'or. Mais les édifices qui les renferment contribuent à donner à l'ensemble de la ville un air uniforme de cité dolente et silencieuse, de Bruges méridionale plus tragique que l'autre, de ville encore éfarée par des rafales de crainte, de supplices et de morts. Tout s'y tait. Veinise parle bas. Dans la tonalité grise, couleur des pigeons de Saint-Marc, l'air est resté muet, plein de peur et de mystère.

Faites-vous conduire en gondole à la Piazzetta vers dix heures du soir. Montez les degrés du quai, négligez la foule cosmopolite et indifférente du quai des Esclaves, et regardez le clair de lune bleuir les arcades du Palais des Doges, et les colonnades parallèles des Procuraties. Voyez comme ce ciel est beau et grandiose et grave; comme cette perspective, que gâte la pâtisserie dont on a surchargé la façade de Saint-Marc et que dégage heureusement l'absence du campanile écroulé, comme cela est impressionnant par la pureté de la ligne, la régularité

NEIGE D'AVRIL A VENISE.

Nous sommes en avril, et au moment où j'écris, il neige sur Veinise une neige en bourrasque qui raye et atrie de biais le panorama printanier du Grand Canal et de Santo Giorgio Maggiore.

Au ponton de La Piazzetta le bateau-mouche n'a pas pu aborder et, refoulé par le vent, il a défoncé des gondoliers contre leurs poutres d'attache.

Aucun gondolier ne veut se risquer sur l'eau. Toutes les embarcations se sont réfugiées dans les petits canaux abrités.

Le Grand Canal est désert. A l'heure du train, aucun voyageur n'a trouvé de barque. Seuls les bateaux à vapeur bravent la tempête; encore le service du Lido est-il interrompu. De tous les hôtels sortent des groupes pittoresques: les "faquini" chargés de valises et de malles gignent par les ruelles les embarcadères du bateau-mouche, suivis par les voyageurs et les voyageuses penchés sous les parapluies résistants, à travers la rafale.

Un Russe, qui vient d'arriver à Veinise pour la première fois, s'étonne: "On m'avait dit que Veinise était un séjour exquis! Le gondolier qui refuse de le "charger", s'explique avec de grands gestes: "Jamais on n'a vu cela. C'est extraordinaire!" et il se signe.

La Veinise d'avril donne l'impression d'une Veinise de décembre. Cet air hivernal ne lui va pas mal. Il y a sur "Venezia la Bella" une opinion toute faite et fautive. Ce sont les Romantiques et Alfred de Musset qui l'ont forgée de toutes pièces, comme ils ont fait une fausse Espagne de convention.

Ils ont chanté Veinise la jolie, la cité d'amour et de chants, de soleil et de jeunesse, de couleur et de clarté. C'est devenu un cliché et un poncif. De confiance, les romances ont roucoulé les charmes doux et suaves de la reine des mers. De même que l'Espagne tient tout entière dans un panneau où figurent des castagnettes, des échelles de soie, une basquine de soie rouge, une redingote et une guitare, — de même les gondoliers, les refrains d'amour, l'air tendu et distillant, un couple au fond d'une barque, les échos d'une canzonetta, ce fut Veinise. Et tout ce qui ne rentre pas dans cette formule est tenu pour faux. Les peintres ont contribué à répandre la même idée. Quand ils ont peint Veinise, ils ont chargé leur palette de tous les ors et de tous les bleus les plus vifs, des bleus les plus intenses, ils ont entouré les gondoliers, leurs pilons multicolores surmontés de lanternes rutilantes, les palais ruisellants sous les moires, d'une atmosphère lumineuse et vibrante de tous les frissons et de toutes les lueurs vives de l'Arabie.

Regardez les toiles de Ziem ou les esquelles de la Baronne Nathaniel de Rothschild, ou les pages peintes par Cogniet, ou les pages-mous? Dans quel palais féerique des "Mille et une Nuits"? Dans quelle fantasmagorie chivude de Bagdad ou de Mysore? Au fond de quel Hindoustan avoué? Mais nous ne sommes pas à Veinise.

J'accorde que vers le 15 août il y brille un soleil ardent qui fait miroiter la Lagune Viva. Mais c'est le privilège des vacances, et dix mois sur douze, Veinise est toute autre.

Veinise est triste, Veinise est

CHOSSES ET AUTRES

Le correspondant du "Morning Post" à Christiania annonce que le président Roosevelt, se conformant au règlement du prix Nobel, a promis de se rendre à Christiania en mars 1909 pour y faire une conférence.

Tous les fervents de Dickens connaissent par lui Oliver Twist; ils savent aussi que la maison cambriolée par ce brigand de Bill Sikes avec l'aide involontaire du pauvre petit Oliver existait et existe encore, telle que l'a décrite Dickens; elle a nom Pycroft House. Elle est à Chertsey. On vient de la mettre en vente aux enchères: on n'en a offert que 74,000 francs et elle n'a pas été adjugée. Avis aux amateurs; il est encore temps.

Il y a quelques jours est mort subitement à Horragate où il était en traitement pour une gastralgie aiguë, un des fournisseurs attitrés de la Musical Comedy, M. James Davis, plus connu sous le pseudonyme de Owen Hall. Il signa un nombre considérable de libretti, dont les plus célèbres sont: "The Gaiety Girl", "The Gaiety Model", "The Gaiety Girl", "The Gaiety Girl", "The Gaiety Girl".

Palais on parle de la musique en général. Guillaume II l'aime toute pénétrée de clarté, d'inspiration, de puissance et harmonieuse; avec son franc parler, il n'a pas caché que certains auteurs de tel ou tel opéra moderne n'avaient pas du tout retenu de son admiration. La musique trop compliquée ou trop décadente qui s'enfonce autour de thèmes un peu pervers n'est pas de son goût.

Sans vouloir le moins du monde s'immiscer sur le terrain politique qui convient de réserver en cas d'opportunité, je me permettrai cependant de vous rapporter aussi une impression unanime de ceux qui approchent de près l'Empereur: c'est d'ailleurs celle que je vous ai transmise à plusieurs reprises, toutes les fois que je me suis trouvé en présence de personnalités qui ont été en contact personnel avec Guillaume II.

—Moi! ah! ne t'inquiète pas de moi... C'est que, depuis, la disparition de Stéphane et de Francis, elles passaient tous leurs dimanches ensemble; et c'était sur les instances de Marion que Frinette, le soir, allait dîner dans sa famille.

—Tu vas être toute seule... tout l'après-midi... ma pauvre belle! J'aurais dû réfléchir à cela tout de suite et dire "non" à madame Knerwald!

—Amuse-toi donc bien à ton aise, demain... Moi, j'ai un tas de rangements à faire pour l'après-midi... —Au moins, on dinera ensemble, demain?

—Si tu veux, dit Marion. Pour un dimanche, Frinette pouvait faire une infidélité à sa famille.

Mais à peine, le lendemain, Frinette était-elle partie pour la place Vendôme, que Marion s'habillait en toute hâte et, par une des grandes voitures des boulevards extérieurs, se faisait conduire à Longchamps.

Elle avait pensé, d'abord, à pénétrer au passage elle aussi, à y chercher un coin, d'où elle surveillerait surtout le ménage de cette femme, en qui elle sentait de plus en plus "l'ennemie".

Mais, arrivant d'assez bonne heure et ayant examiné les lieux, elle comprit que ce serait tout bonnement avoir l'air de faire l'indiscret, indisposer Frinette, irriter, sans nul doute, madame Knerwald, qui lui trouverait "bien du tonpet..."

C'est dans l'ombre, dans la foule des spectateurs ordinaires, qu'elle devait accomplir sa besogne.

Ce fut donc seulement de la pelouse à vingt mètres qu'elle parvint à distinguer l'auto des Knerwald, où Frinette se trouvait bien seule, entre la patronne et son mari. Puis, quand ils en descendirent pour aller au passage, elle les perdit complètement de vue.

Mais elle souffrait atrocement de ce que Frinette fit là et de ne pouvoir, ce soir, lui communiquer son sentiment; car Frinette en serait tout de suite blessée, comme elle l'était autrefois des moindres observations de sa famille.

—Et pourtant... pourtant, murmurerait Marion avec une indécible angosse, ce n'est pas notre place, là, dedans... même sous prétexte d'aller voir des modes... C'est tout à fait bon pour les patronnes, qui s'y monteraient, au besoin, pour la réclamation de leur maison... Mais nous autres, ouvrières, qui gagnons notre vie au jour le jour, est-ce que nous pouvons être mêlées à ces femmes qui dépendent, en une semaine, quelquefois en une nuit, ce qu'on nous paye pour toute une année de la besogne de nos petites mains?...

Chez l'Empereur Allemand.



LE PRINCE DE MONACO.

L'empereur d'Allemagne a conféré au prince de Monaco les insignes de l'ordre de l'Aigle noir, écrit un correspondant.

Le souverain a reçu ce jour-là de Venise le prince de Monaco et les personnes de sa suite; le prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne en France; M. de Lucanus, chef du cabinet civil; M. de Tschireckiy, secrétaire d'Etat à l'office des affaires étrangères de l'Empire; le lieutenant général comte Moltke; le lieutenant général de Huelson; le commandant baron de Senden et MM. Edward Grieg, Camille Saint-Saëns, Xavier Leroux, Massenet et Raoul Gunsbourg.

Le déjeuner commença à une heure de l'après-midi, et l'entretien qui suivit se prolongea jusqu'à quatre heures. L'empereur charma ses hôtes par sa cordialité, sa verve et son esprit. Après le déjeuner, l'empereur montra à ses invités les deux Watteau qui sont les perles de la collection royale et dont il est justement fier. Puis il leur dit:

—Mais je suis sûr que vous avez envie de fumer une cigarette; venez dans mes appartements particuliers.

Il les introduisit dans son cabinet de travail. Et la conversation se poursuivit, effleurant tous les domaines, sauf peut-être celui de la politique. L'empereur a été enchanté des représentations données par l'Opéra de Monte-Carlo. Il ne tarit pas d'éloges sur la troupe, sur la mise en scène et sur chaque artiste. Ce qui l'a le plus frappé, il le dit lui-même, c'est la répétition d'aujourd'hui en développant sa pensée, c'est l'individualité, à la fois forte et souple, de nos chanteurs, qui se plie au rôle qu'ils interprètent et c'est l'étonnante variété qui en résulte. Sur ce point, a dit l'empereur, nos acteurs allemands pourraient beaucoup apprendre à l'école du théâtre de Monte-Carlo, c'est-à-dire l'école française.

Palais on parle de la musique en général. Guillaume II l'aime toute pénétrée de clarté, d'inspiration, de puissance et harmonieuse; avec son franc parler, il n'a pas caché que certains auteurs de tel ou tel opéra moderne n'avaient pas du tout retenu de son admiration. La musique trop compliquée ou trop décadente qui s'enfonce autour de thèmes un peu pervers n'est pas de son goût.

Sans vouloir le moins du monde s'immiscer sur le terrain politique qui convient de réserver en cas d'opportunité, je me permettrai cependant de vous rapporter aussi une impression unanime de ceux qui approchent de près l'Empereur: c'est d'ailleurs celle que je vous ai transmise à plusieurs reprises, toutes les fois que je me suis trouvé en présence de personnalités qui ont été en contact personnel avec Guillaume II.

—Moi! ah! ne t'inquiète pas de moi... C'est que, depuis, la disparition de Stéphane et de Francis, elles passaient tous leurs dimanches ensemble; et c'était sur les instances de Marion que Frinette, le soir, allait dîner dans sa famille.

—Tu vas être toute seule... tout l'après-midi... ma pauvre belle! J'aurais dû réfléchir à cela tout de suite et dire "non" à madame Knerwald!

—Amuse-toi donc bien à ton aise, demain... Moi, j'ai un tas de rangements à faire pour l'après-midi... —Au moins, on dinera ensemble, demain?

—Si tu veux, dit Marion. Pour un dimanche, Frinette pouvait faire une infidélité à sa famille.

Mais à peine, le lendemain, Frinette était-elle partie pour la place Vendôme, que Marion s'habillait en toute hâte et, par une des grandes voitures des boulevards extérieurs, se faisait conduire à Longchamps.

Elle avait pensé, d'abord, à pénétrer au passage elle aussi, à y chercher un coin, d'où elle surveillerait surtout le ménage de cette femme, en qui elle sentait de plus en plus "l'ennemie".

Mais, arrivant d'assez bonne heure et ayant examiné les lieux, elle comprit que ce serait tout bonnement avoir l'air de faire l'indiscret, indisposer Frinette, irriter, sans nul doute, madame Knerwald, qui lui trouverait "bien du tonpet..."

L'empereur par intérêt ou par calcul, mais par instinct et parce que certaines qualités de notre tempérament national lui paraissent précieuses. Il aime Paris, et son rêve serait d'y retourner un jour en sachant que l'on accueillerait à bras ouverts. L'empereur sait bien que c'est là un rêve. Qui lui en voudrait de l'avoir un jour exprimé? Aimant la France par instinct et Paris pour sa beauté, Guillaume II n'est pas non plus hostile à la politique française. J'imagine que ses entretiens avec Waldeck-Rousseau lui ont appris qu'à côté du type un peu conventionnel dont les journaux allemands nous donnent trop souvent la caricature, il existe un Français sérieux, pondéré, réfléchi, de sens rasé et de volonté énergique, capable de dominer ses nerfs et de poursuivre une œuvre salutaire avec esprit de suite, plein d'une ferme résolution. L'empereur se rend compte que ce Français ainsi défini (qu'il croit peut-être nouveau mais qui a existé de tout temps dans la patrie de Descartes) exercera dans l'avenir une influence plus décisive encore que dans le passé; que de plus en plus les décisions exécutées avec calme l'emporteront chez nous sur les impulsions instinctives ou irréflectées.

C'est dire que Guillaume II croit dans l'avenir glorieux de la France et que la phrase dont il a salué notre nouvel ambassadeur à Berlin contient plus qu'une simple formule de politesse, puisqu'elle correspond à un vœu profond de son cœur.

Comment concilier ces impressions, saisies sur le vif aujourd'hui et corroborées par des notations antérieures mais identiques, avec certaines phrases, certains gestes et certaines actes? On peut ressembler à l'hypothèse des malentendus. L'empereur aime la France... sans doute, mais il préfère l'Allemagne. Si les destinées des deux peuples devaient se heurter, si une fatalité rendait un choc inévitable, l'empereur allemand se dresserait devant nous comme l'implacable ennemi. Il n'en était pas moins fort intéressé de fixer l'instant fugitif pendant lequel il est apparu à ses visiteurs comme un prince qui aime la France, et l'on peut espérer qu'il résultera de ces bonnes dispositions non pas une réconciliation tapageuse que personne ne réclame, mais une entente courtoise dont les deux peuples feront leur profit.

OMPHEUM.

Miss Julia Kingsley et M. Nelson Lewis se montrent plein de brio et d'entrain dans une spirituelle et amusante comédie qui a pour titre: "After the Honey-moon", et le joyeux comique Jack Gardner met toute la salle en belle humeur.

Les cacatoès d'Obsany sont admirablement dressés et tous les autres numéros du programme de l'Ophtum sont extrêmement intéressants.

La semaine prochaine est la dernière de la saison.

L'ESPRIT DES AUTRES

Entre boulevardiers: —Eh bien! te voilà revenu de ton voyage à Bordeaux?... —Oui, mon cher, j'ai passé quelques jours chez de vieux amis... Un drôle de ménage d'ailleurs! C'est le mari qui est armateur, et c'est la femme qui a des vapereux!...

—Je me rappelle encore le temps où j'étais une jolie et modeste jeune fille, disant avec admiration pour sa personne une vieille coquette.

—Quelle mémoire vous avez, madame, riposte une malicieuse pince-sans-tire.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No. 107 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT

DE LA

DUCHESSE.

UN ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

III

LA VOLUPTÉ DU SACRIFICE.

songe, mais ne dit pas toute la vérité, puisqu'elle bredouilla, vaguement, qu'elle avait cru apercevoir ce M. Dalaurier... en effet... qui était en conférence avec M. Knerwald, au sujet de l'assemblage de certaines traites.

Quant à elle, elle était absorbée avec la patronne, par la préparation de la prochaine campagne, où on allait vraiment faire des merveilles.

Et les deux amies ne parlèrent plus que robes et manteaux. Mais, dès cet instant, la sollicieuse amie de Marion était en éveil, comme un Berger qui voit un vautour planer au-dessus de ses brebis.

Sur laquelle celui-ci avait fixé son œil de proie?... Personne n'avait le moindre renseignement à ce sujet, sinon que, depuis quelque temps déjà, il s'était débarrassé d'une nommée Claire, essayeuse au début dans la maison Knerwald, qu'on avait poussée en grade et puis qui avait disparu brusquement.

Depuis, on voyait continuellement le vieux coquin rôder aux alentours; on n'y faisait pas grande attention; on était tellement habitué à son manège de chasseur — comme à celui de tant d'autres!

Il avait toute liberté, en ce moment, sa famille étant à Deauville, puis à Dieppe, ce que les journaux mentionnaient religieusement; et il allait le retrouver

un ou deux jours par semaine, mais revenait bien vite, sous prétexte d'affaires, dans ce Paris où étaient les deux seuls buts de son existence: gagner, toujours gagner de l'argent et courir après de frais minois.

Comme, la semaine suivante, il vint encore deux fois à la maison Knerwald, Marion, toujours aux aguets, faillit en repérer le soir, avec Frinette, d'autant plus qu'elle avait la certitude que son amie avait dû se trouver quelques instants en sa présence.

Mais Frinette avait même oublié de le nommer, sans doute parce qu'elle n'attachait aucune importance à cet individu. Marion garda aussi le silence à son sujet, se reprochant d'avoir pu croire, même une seconde, à une pareille abomination. Le vieux drôle savait bien toujours à qui il s'adressait; et, en admettant que cette tentation eût traversé sa vieille cervelle, il avait dû en comprendre immédiatement l'infantilité, l'imbécillité...

Du reste, une semaine s'écoula sans qu'on l'aperçut. Marion n'était en train de se dire: "Je suis décidément une grosse tête, moi aussi, de me ficher tout de suite un tas de choses, dès qu'il s'agit d'elle." Et elle s'était presque rassurée, quand un samedi soir, Frinette lui asséna ce coup, à la sortie de l'atelier.

—Figure-toi que je vais aux courses demain.

—Toi!... aux courses... et avec qui?... —Avec qui voudrais-tu que j'y aille, si ce n'est avec la patronne?... —Mais... objecta Marion tout de suite cramoisite, tu... tu n'as pas de toilette, pour aller aux courses?

—C'est bien ce que j'ai dit, comme tu peux le penser, à Mme Knerwald; mais elle me trouva très bien dans ma petite robe taillée; de reste, on ne verra guère ma toilette, avec le manteau qu'elle me prêtera... tu sais, cette grande pelerine de drap blanc, qu'on a presque faite sur moi... Mme Knerwald dit que c'est indispensable que je me rende compte du mouvement de la mode... Les élégantes commencent à revenir... Enfin, Marion, fit-elle, devant l'attitude désolée et courroucée de son amie, je ne pouvais pas lui refuser cela!

Marion courba la tête, en murmurant: —Evidemment... évidemment, tu ne pouvais pas refuser quoiqu'il eût été beaucoup plus simple qu'elle te dise: "Voulez-vous vos frais, ma petite... Allez donc aux courses et tachez de voir ce qu'on porte..." On y serait allées toutes les deux, et on aurait tout aussi bien vu... —Tu penses, chérie, que si j'avais pu lui suggérer de l'emmener avec nous! babouina Frinette, vraiment ennuyée d'être sé-

parée de son amie demain, et s'imaginant que cette petite scène n'était causée que par l'indécision jalouse de Marion.

Il y avait bien un peu de cela, en effet; mais ce qui avait bouleversé tout d'abord Marion, c'est que cette petite Frinette, si simple, si sage, allait être menée aux courses, où, à cette époque de l'année, il y a guère de grandes dames, où, en fait d'élegance féminine, elle ne verrait guère que celle de quelques actrices et surtout des demi-mondaines. C'est ce monde-là que cette enfant, si pure, allait froier, que madame Knerwald allait sans doute lui faire admirer... toute cette clientèle, à laquelle elle avait si aisément accordé des crédits presque illimités, à l'ouverture de sa maison...

Tout au fond d'elle-même, elle grommelait: —Ah! la sale femme!... la sale femme!... Si j'étais sûre!... Mais elle vit Frinette si contente, à l'avance, de sa journée de lendemain, qu'elle réfréna sa mauvaise humeur et, dès qu'elle arrivèrent rue de Maubeuge, fut la première à vouloir s'occuper de sa toilette, de son chapeau, de ses gants, disant, avec son meilleur entrain: —Que tu nous fasses honneur, au moins, si on ne peut pas y être toutes les deux!

—Et toi!... toi, ma pauvre Marion... que vas-tu faire de ta journée?

—Moi! ah! ne t'inquiète pas de moi... C'est que, depuis, la disparition de Stéphane et de Francis, elles passaient tous leurs dimanches ensemble; et c'était sur les instances de Marion que Frinette, le soir, allait dîner dans sa famille.

—Tu vas être toute seule... tout l'après-midi... ma pauvre belle! J'aurais dû réfléchir à cela tout de suite et dire "non" à madame Knerwald!

—Amuse-toi donc bien à ton aise, demain... Moi, j'ai un tas de rangements à faire pour l'après-midi... —Au moins, on dinera ensemble, demain?

—Si tu veux, dit Marion. Pour un dimanche, Frinette pouvait faire une infidélité à sa famille.

Mais à peine, le lendemain, Frinette était-elle partie pour la place Vendôme, que Marion s'habillait en toute hâte et, par une des grandes voitures des boulevards extérieurs, se faisait conduire à Longchamps.

Elle avait pensé, d'abord, à pénétrer au passage elle aussi, à y chercher un coin, d'où elle surveillerait surtout le ménage de cette femme, en qui elle sentait de plus en plus "l'ennemie".

—Moi! ah! ne t'inquiète pas de moi... C'est que, depuis, la disparition de Stéphane et de Francis, elles passaient tous leurs dimanches ensemble; et c'était sur les instances de Marion que Frinette, le soir, allait dîner dans sa famille.

—Tu vas être toute seule... tout l'après-midi... ma pauvre belle! J'aurais dû réfléchir à cela tout de suite et dire "non" à madame Knerwald!

—Amuse-toi donc bien à ton aise, demain... Moi, j'ai un tas de rangements à faire pour l'après-midi... —Au moins, on dinera ensemble, demain?

—Si tu veux, dit Marion. Pour un dimanche, Frinette pouvait faire une infidélité à sa famille.

Mais à peine, le lendemain, Frinette était-elle partie pour la place Vendôme, que Marion s'habillait en toute hâte et, par une des grandes voitures des boulevards extérieurs, se faisait conduire à Longchamps.

Elle avait pensé, d'abord, à pénétrer au passage elle aussi, à y chercher un coin, d'où elle surveillerait surtout le ménage de cette femme, en qui elle sentait de plus en plus "l'ennemie".